



LE BAL MAGIQUE
D'OLGA TOKARCZUK

ALEXANDRE POUCHKINE
ENQUÊTE SUR DES DISPARITIONS

Supplément
LE MONDE
DES LIVRES

Le réchauffement des océans, menace majeure

► Les données de 2023 montrent qu'il s'agit de l'année la plus chaude jamais enregistrée, et le mois de janvier 2024 établit de nouveaux records

► Les anomalies de température des eaux de surface sont encore plus impressionnantes que celles relevées ces derniers mois dans l'atmosphère

► Ces fortes chaleurs sous-marines, observées dans toutes les mers du globe, sont dues au bouleversement climatique global et au phénomène El Niño

► Ce réchauffement a des impacts environnementaux, sur la montée des eaux, la perte de biodiversité et les événements climatiques extrêmes

► Les experts craignent que l'océan ne soit plus en mesure de jouer son rôle-clé dans la captation des gaz à effet de serre

PAGE 6

Gaza

La population face au risque de pollution

La guerre menée dans le territoire provoque une contamination généralisée de l'eau, de l'air et des sols, générant une crise sanitaire aiguë

PAGE 3

Europe

Meloni et Le Pen esquissent un rapprochement

Les deux figures d'extrême droite, jusque-là distantes, cherchent à établir des ponts, alors que leurs partis siègent dans des groupes concurrents au Parlement européen

PAGE 10

Cette jeunesse qui rêve d'entrer dans la police

► « Le Monde » a assisté aux épreuves orales du concours des gardiens de la paix, à Saint-Denis et à Tours

► Les postulants, souvent issus de milieux modestes, racontent leur désir d'engagement

PAGES 18-19

Crise agricole

Les regards se tournent vers Bruxelles

DES MILLIERS D'AGRICULTEURS juchés sur leurs tracteurs devaient converger jeudi, pour manifester leur colère lors de la tenue du sommet européen, à Bruxelles. Emmanuel Macron devait profiter de cette réunion des Vingt-Sept pour rencontrer Ursula von der Leyen et discuter des mesures permettant une désescalade dans la crise qui touche une grande

partie du continent. En France, la journée de mercredi a été marquée par une montée des tensions : 91 agriculteurs ont été interpellés après avoir tenté de pénétrer dans le marché de Rungis. Le gouvernement, de son côté, a annoncé des aides pour la filière viticole, et planche sur de nouvelles mesures.

PAGES 12-13 ET TRIBUNES P. 26

Politique

Les chômeurs en fin de droits fragilisés

L'annonce par Gabriel Attal de la suppression de l'allocation de solidarité spécifique et de sa « bascule » vers le RSA fait peser un risque sur les personnes en recherche d'emploi depuis une longue période

PAGE 8

Logement

Les insuffisances de la lutte contre l'habitat indigne

En ce début d'année 2024, qui marque les 70 ans de l'appel de l'abbé Pierre, la fondation du même nom alerte sur l'« année noire » que vient de connaître la France, avec une crise du logement qui s'intensifie

PAGE 9

Salvador

Bukele favori à sa propre succession, sur fond de guerre contre les « narcos »

PAGE 2

Economie

Dans le secteur de l'habillement, une casse sociale qui ne dit pas son nom

PAGES 14-15

Styles

Les finesses si françaises du designer Elliott Barnes

PAGE 23

ÉDITORIAL
QUATRE ANS APRÈS,
L'AVERTISSEMENT
DU BREXIT
À L'EUROPE

PAGE 28

Musique

Les mille et une vies de Mister Frog

Dans un livre, le musicien (Jean-Yves Labat de Rossi de son vrai nom) raconte son parcours mouvementé, de Woodstock à l'Ouganda. Une quête sous stupéfiants, lors de laquelle il chercha à enregistrer le dictateur Amin Dada à l'accordéon

PAGE 20

VU PAR URBS (FRANCE)

CARTOONING FOR PEACE

DÉSMICARDISER!
DÉBUREAUCRATISER!
DÉVERROUVILLER!



CHACQUE SEMAINE
LE MEILLEUR
DE LA PRESSE
ÉTRANGÈRE

ISRAËL — COMPRENDRE LA DÉCISION DE LA CIJ ALLEMAGNE — FAUT-IL INTERDIRE L'APD (ET LES PARTIS D'EXTRÊME DROITE)?

FRANCE LA COLÈRE PAYSANNE VUE PAR LA PRESSE ÉTRANGÈRE

Courrier international

En 2024, la moitié de la population mondiale est appelée aux urnes. Avec les progrès de l'intelligence artificielle générative, jamais les risques de manipulation n'ont été aussi grands.

LES DÉMOCRATIES À L'ÉPREUVE DE L'IA

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Elliott Barnes : « En France, j'ai acquis la finesse d'expression »

Après dix-sept ans de collaboration avec Andrée Putman, le designer américain, naturalisé français, a créé en 2004 sa propre agence, dont les créations s'appuient sur le savoir-faire hexagonal

ENTRETIEN

Peau de raisin incrustée dans du papier de chanvre pour habiller les murs, sarments de vigne figés dans l'étain pour une table basse, ou œufs d'autruche enfilés en collier pour une applique : le décorateur Elliott Barnes, amoureux des lignes pures et des matériaux naturels et insolites, ne crée rien comme personne. Diplômé en architecture et design urbain de la Cornell University (Etat de New York), ce Californien de naissance et Français d'adoption a fait ses classes auprès d'Andrée Putman (1925-2013), passant de collaborateur à associé, de 1987 à 2003, avant de repeindre Paris et d'autres capitales du monde de sa palette éclectique et chic.

Ce perfectionniste soucieux du moindre détail – à l'instar de l'architecte Ludwig Mies van der Rohe (1886-1969), qu'il admire – est le scénographe de l'exposition « Gaby Aghion et la maison de Chloé », présentée jusqu'au 18 février au Musée juif de New York, et fait partie de la liste AD100 2024 des cent « créateurs les plus importants de l'année », établie par le magazine *Architectural Digest* en France comme aux Etats-Unis.

Du club de jazz Le Duc des Lombards, avec son rideau de scène matelassé façon tapis de déménageur de pianos, à l'Hôtel Montequieu, à Paris, qui invite à un voyage sur la Route de la soie au cœur de *Lettres persanes*, avec plafond doré et colonnes laquées, jusqu'à son service à champagne pour Christofle et ses créations raffinées pour la Manufacture Cogolin ou la Maison Terrecret, spécialisée dans les écrans et le mobilier à secrets, Elliott Barnes « projette l'art de vivre à la française dans la modernité », a souligné le Centre du luxe et de la création en lui remettant le prix de l'Élégance en 2023.

Rencontré avec ce géant discret de la décoration d'intérieur, amateur d'art et de jazz – contrebassiste à ses heures – qui, alors qu'il fête les 20 ans de sa marque, Elliott Barnes Interiors, fondée à Paris, voit son banc Endless Summer 2, tout en ondulations de cuir, entrer dans les collections du Mobilier national.

En 1987, vous débarquez à Paris pour rencontrer Andrée Putman. Comment cela s'est-il passé ?

J'avais découvert le travail d'Andrée Putman dans un magazine aux Etats-Unis, et celui-ci me parlait terriblement, notamment parce qu'il mélangeait les époques. Mon double diplôme obtenu, en 1985, j'ai monté le projet de partir pour

Paris. Je suis arrivé en 1987 avec sur moi de quoi tenir quelques mois. Pendant un semestre, logé dans une chambre de bonne du 7^e arrondissement, j'ai appelé son bureau, Ecart international, tous les jours, sans parvenir à la joindre. Je me préparais à abandonner mon rêve quand Bruno Moinard, directeur de l'agence, m'a reçu et proposé un poste d'architecte d'intérieur junior. C'était moins une : j'allais rentrer en Californie.

Etiez-vous si déterminé que cela, à 27 ans ?

C'était Andrée Putman ou rien. Je partage avec elle l'opiniâtreté. Quand elle avait une idée, elle n'acceptait pas « non » comme réponse. Pour moi aussi, le non n'est pas une réponse valable. Pour autant, cette grande dame du design avait l'élégance de la discrétion, elle savait être à la fois détachée et très engagée. Elle avait une passion pour la création, une soif de la découverte et une curiosité sans fin. C'est elle qui m'a fait aimer l'œuvre du décorateur français de la période Art déco, Jean-Michel Frank, un pionnier du minimalisme dans l'aménagement intérieur.

Dès l'adolescence, vous projetiez de vivre à Paris. Pourquoi ?

J'ai fréquenté le lycée français de Los Angeles de 4 à 14 ans. A l'époque, nous devions tous chanter *La Marseillaise* et les garçons étaient habillés d'un pantalon gris clair, d'un blazer bleu marine et d'une cravate bordeaux. Je portais donc un uniforme, ce qui n'était pas courant sur la Côte ouest dans les seventies ! J'ai appris beaucoup de choses en français avant de les connaître en anglais. Encore aujourd'hui, je ne sais faire une division à la main qu'à la mode française.

Vous êtes resté dix-sept ans chez Andrée Putman, jusqu'à devenir son associé. Ce n'est pas sans laisser de traces...

J'aime le style non ostentatoire d'Andrée Putman, et c'est pourquoi je tenais tant à travailler à ses côtés. Elle racontait une histoire, trouvait les détails autour de la personne ou de son lieu de vie pour créer une décoration d'intérieur singulière. Lorsque j'ai fondé ma propre marque, j'ai voulu garder cet éclectisme chic. Quand je décore un lieu, je ne dispose pas que des pièces à moi, comme c'est le cas de beaucoup de décorateurs.

J'associe du mobilier historique, des objets familiaux comme des chaises de bistrot anonymes du début du siècle dernier, et les pièces fétiches de celui ou de celle qui souhaite que j'aménage son espace,



Elliott Barnes, à Paris, en 2023, à côté du seau à champagne en argent qu'il a conçu pour Christofle. ADEL SLIMANE FECHH

« La French touch, on ne l'apprend qu'en vivant longtemps à Paris »

avec ses tableaux, par exemple. Le luxe se cache dans les tentures aux fibres naturelles savamment tissées, les parquets comme marquetés ou les tapis au motif sur mesure que j'imagine en collaboration avec des ateliers d'art.

Que reste-t-il d'américain dans votre démarche ?

J'ai gardé de mes origines américaines une approche pragmatique des choses. Je ne fais rien de gratuit, même s'il peut y avoir, dans ma scénographie, une fantaisie. L'architecte d'intérieur que je suis pose le sol, habille les murs en tenant compte du confort et de la sécurité des usagers vis-à-vis des risques d'incendie, de chutes éventuelles... Cela fait, je peux me permettre une folie en contrepoint de mon idée de base, tel un meuble sculptural ou un ascenseur lumineux tout en verre biseauté pour un amateur de lustres. Disons que je suis d'une extravagance calme.

En France, j'ai acquis la finesse d'expression. Adolescent en vacances à Paris, j'avais déjà été frappé par les gens de la rue qui avaient tous un accessoire distinctif, qui avait du sens sur leurs vêtements. En matière de décoration intérieure, voilà ce que l'on fait avec brio en France : sublimer un lieu, mais tout en retenue, sans tape-à-l'œil. La French touch, on ne l'apprend qu'en vivant longtemps à Paris.

Andrée Putman avait développé avec Prisunic l'idée de vendre du beau au prix du laid. Vous n'avez pas fait de design industriel. Pourquoi ?

J'en serais capable, mais je m'appuie sur les savoir-faire traditionnels grâce auxquels je peux aller toujours plus loin. Je travaille d'ailleurs presque exclusivement avec l'artisanat français : il est unique au monde, avec des formations d'excellence comme les Compagnons du devoir ou l'Ecole Bouille, sans guère d'équivalents ailleurs. Les artisans français savent sortir des sentiers battus et m'accompagnent dans mes audaces créatives, alors qu'ailleurs je serais contraint par des règles établies. La tradition est en eux, mais ils prennent des libertés, s'inspirant d'autres métiers, osant l'hybridation et l'innovation.

On le constate dans la mode comme dans le design « made in France ». Mes créations sont éditées par de vieilles maisons : le bronzier Tisserant, le ferronnier Delisle ou la manufacture de tapis Tai Ping. C'est aussi en collaborant avec Pierre Yves Le Floch, compagnon du devoir et Meilleur Ouvrier de France, que j'ai pu mettre au point mon banc en plissé de cuir Endless Summer.

Dans les années 1990, vous avez enseigné l'architecture intérieure à l'Ensad, l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs, et dans des universités américaines. Les approches sont-elles différentes ?

Aux Etats-Unis, étudiants et professeurs s'intéressent à l'histoire : Le Corbusier, Mies van der Rohe ou même Michel-Ange, architecte à 72 ans de la basilique Saint-Pierre à Rome. En France, on insiste plu-

tôt sur les nouveautés, l'innovation. A mes étudiants, je répétais que c'est en connaissant l'histoire que l'on peut créer librement. On appartient à une continuité dans la création, qu'il s'agit de faire avancer. Bach, Mozart ou Miles Davis ont chacun révolutionné leur art, mais tous utilisent les mêmes douze notes de musique.

Amateur d'art, vous avez commandé, il y a environ dix ans, un portrait de famille au peintre Noah Davis, afro-américain comme vous. Fut-ce le début d'une nouvelle aventure ?

Oui, j'ai missionné cet artiste pour un tableau de famille que je souhaitais offrir à ma mère, mais elle est décédée sans l'avoir vu. Ce fut un déclin : j'ai décidé de soutenir les jeunes artistes de la diaspora africaine, d'Elladj Lincy Deloumeaux, d'origine caribéenne, au Suisse-Américain Nicolas Lambelet Coleman, en commandant d'autres portraits de ma parentèle. Si les Médicis et les Rockefeller peuvent se l'offrir, pourquoi pas nous ?

Ainsi est née la fondation The Barnes Contemporary (BC) en 2013, alors qu'il n'y avait guère de marché pour la peinture africaine. La figuration noire est même absente dans l'art, ce dont témoignait l'exposition au Musée d'Orsay « Le Modèle noir, de Géricault à Matisse » en 2019, où l'on voit que le Noir est rarement la personne principale du tableau. En dix ans, la fondation BC se trouve à la tête d'une quarantaine d'œuvres, et je cherche un lieu pour les exposer. Mon idée est de gommer la catégorisation raciale artistique. Un juste rééquilibrage. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE LORELLE